



CULTURE

Un poème cambodgien sur la bombe atomique

Dans un film expérimental, aussi captivant qu'éprouvant, Rithy Panh met en scène une histoire des guerres au XX^e siècle

IRRADIÉS

■■■■□

Le fond de l'air est cendré : gris et pâle comme une archive d'une guerre lointaine, hagard et enfumé comme un lendemain de bombardement. On ne peut pas découvrir *Irradiés*, le dernier film de Rithy Panh, prix du meilleur documentaire au Festival de Berlin, en 2020, sans penser au magnifique essai de Chris Marker (1921-2012), *Le fond de l'air est rouge* (1977), œuvre de montage incandescente sur l'histoire des luttes et des contestations – dont quelques extraits apparaissent dans le film de Rithy Panh. Le cinéaste franco-cambodgien, né en 1964 à Phnom Penh, nous parle d'un autre embrasement, celui des guerres à répétition qui auront imprimé tragiquement le XX^e siècle, éprouvante « compression » d'histoire qui donne le sentiment – à juste titre – qu'aucun enseignement n'a été tiré des conflits successifs.

Chris Marker avait choisi le bouillonnement d'images aux teintes cuivrées, Rithy Panh opte pour un film-installation en noir et blanc, au rythme fluide et ordonné : voici un écran divisé en trois panneaux, étiré comme un plan large, la même image se retrouvant (souvent) trois fois à l'écran, produisant un effet de série, quelques-unes d'entre elles étant difficilement soutenables. Certaines sont issues d'archives, d'autres de grands films de l'histoire du cinéma – outre *Le fond de l'air est rouge*, *Hiroshima mon amour* (1959), d'Alain Resnais,

Chronique d'un été (1961), d'Edgar Morin et Jean Rouch... – sans oublier la série documentaire de Blanche Finger et William Karel, *Jusqu'au dernier. La destruction des juifs d'Europe* (2014), etc.

Depuis *Site 2* (1989), son premier film sur un camp de réfugiés cambodgiens, l'œuvre de Rithy Panh

est habitée par la mémoire du génocide perpétré par les Khmers rouges, entre 1975 et 1979, lequel emporta toute sa famille. Rithy Panh le dit souvent, la guerre a fait de lui un cinéaste : interné à l'âge de 11 ans dans les camps khmers de réhabilitation par le travail, il parvint à s'en échapper quatre ans plus tard, en 1979, et arriva au camp de réfugiés de Mai Rut, en Thaïlande. Un an plus tard, il s'installa en France puis entra en 1985 à l'Idhec, l'ancien nom de la Fémis, la prestigieuse école de cinéma parisienne. Le réalisateur ne s'est jamais vu comme un survivant mais comme un « vivant », dit-il, capable de créer, certains documentaires visant à restituer une mémoire au peuple cambodgien, ainsi qu'à ses proches – *Les Gens de la rizière* (1994) et plus récemment *Les Tombeaux sans nom* (2018), d'autres affrontant les bourreaux qui vivent encore au sein de la population – *S21. La machine de mort khmère rouge* (2003).

Irradiés s'ouvre sur une maquette de maison, fragile assemblage de papier et de bois que des doigts patients et experts s'attachent à coller et réparer. Une habitation cambodgienne, suppose-t-on d'emblée, mais Rithy Panh est peut-être habité par un autre souvenir entêtant : sa rencontre avec





un Japonais qui avait 8 ans lorsqu'il fut irradié à Hiroshima, en 1945. Méconnaissable à cause de ses brûlures, il revint plus tard sur le lieu de son enfance, décidé à reconstruire la maison familiale, mais ses voisins le regardèrent de travers, ne le reconnaissant pas.

Questionner l'identité

Dès les premières images, tout est dit de la volonté de Rithy Panh de questionner l'identité au sens large, et pas seulement cambodgienne. *Irradiés* entremêle les atrocités du siècle passé – seconde guerre mondiale, masques à gaz, bombe atomique, Vietnam, Napalm, Cambodge et d'autres encore... – enchaînant les plans comme une pluie d'acide dissolvant l'humanité.

Car très vite arrivent les corps inanimés, amputés, incendiés, les peaux brûlées, les chairs à vif, dans un montage et une dynamique implacables. Comme une fenêtre de respiration, les voix off d'André Wilms et de Rebecca Marder, de la Comédie-Française, nous donnent à entendre de la littérature et de la poésie, tels ces *Poèmes de la bombe atomique*, de Toge Sankichi (éd. de Corlevour). Parfois, la mise en scène en forme de triptyque diffuse non plus des plans fixes mais des travellings, l'image défilant de gauche à droite, la première semblant vouloir « avaler » ou effacer les suivantes, dans une course sans fin. La profusion et le défilement questionnent l'amnésie collective. Qu'est-ce qui pousse des gens à devenir des tueurs ? Comment parvient-on à déshumaniser le sujet à exécuter ?

Ne jamais être hors-sol, mais faire éprouver l'expérience, tel est le choix du réalisateur qui juxtapose le lâcher d'une bombe et un cortège d'habitants fuyant leurs habitations. Les échappées les plus douces, mais non moins douloureuses, nous sont offertes par des extraits de *Chronique d'un été*, avec cette question posée inlassablement aux passants parisiens, par Marceline Loridan (1928-2018) : « *Etes-vous heureux ?* », la jeune femme (qui deviendra cinéaste) ne se consolant pas d'avoir perdu son père dans un camp d'Auschwitz, alors qu'elle-même en fut rescapée. Il y a aussi ce danseur de buto qui se glisse peu à peu dans le triptyque, se livrant bientôt à un trip hypnotique, la peau couverte de poudre blanche, comme il se doit. Pareille à de la cendre. ■

CLARISSE FABRE

Documentaire français, cambodgien de Rithy Panh (1 h 28).

